

INTRODUCTION THÉMATIQUE

DE L'HONNEUR DU CHAPEAU À LA POIGNÉE DE MAIN: L'ÉVOLUTION DES PRATIQUES DE COMMUNICATION AU DIX- HUITIÈME SIÈCLE¹

initialement publié dans
P.J. Corfield and L. Hannan (eds),
Hats Off, Gentlemen!
Changing Arts of Communication in the Eighteenth Century/
Arts de communiquer au dix-huitième siècle
 (Honoré Champion: Paris, 2017), pp. 31-50

Les études rassemblées dans le présent volume s'intéressent à l'enchevêtrement des continuités et changements caractérisant l'évolution des pratiques de communication, notamment leurs fluctuations, divergences et renversements à moyen terme – dans la mesure où il est rare que les tendances à long terme soient simplement linéaires et franches. Notre attention se portera ici sur le long dix-huitième siècle, période libéralement circonscrite afin d'englober les époques antérieure et ultérieure, selon les exigences des thèmes abordés. Par « communication » seront entendues dans cet ouvrage toutes les formes de contact, en personne ou à distance.

Ces études offrent des exemples et des analyses se rapportant avant tout à l'Europe occidentale. Néanmoins, le rayonnement mondial des puissances politiques en expansion dont il sera question implique l'élargissement de la discussion à un pays tel l'Inde, qui a subi l'influence culturelle aussi bien que militaire de la diaspora européenne. Dans une visée thématique globale, chacun des

¹ Je remercie tous les participants au colloque de Manchester, et spécialement Adrian Seville, pour m'avoir signalé des sources moins accessibles, de même que Tony Belton et Leonie Hannan, pour leurs remarques constructives.

essais traitera ainsi de sous-thèmes spécifiques : les salutations interpersonnelles, les manuels de civilité, les lettres, les romans (graves ou humoristiques), le théâtre, les journaux (personnels ou publiés), la littérature d'idées, les bibliothèques privées et la caricature. Aussi le chapitre final ne visera-t-il pas seulement à déterminer *si des changements se sont manifestés parallèlement aux continuités observées*, mais encore *la manière dont les historiens peuvent définir et nommer ces tendances*.

Quant à cet essai introductif, il entend offrir une vue d'ensemble du thème étudié. Ses deux parties principales s'intéresseront successivement aux changements observés dans les salutations interpersonnelles : il s'attardera d'abord au déclin de l'honneur du chapeau – c'est-à-dire l'action de retirer son chapeau en signe de déférence –, puis à la popularisation de la poignée de main en tant que pratique égalitariste. Une troisième section explorera les changements qui s'opéreront dans les salutations écrites. Enfin, une vue d'ensemble réévaluera les défis méthodologiques rencontrés dans l'étude conjointe des facteurs de diversité et des rituels de conformité. En raison de leur fugacité évidente, les routines quotidiennes, qui font rarement l'objet de commentaires écrits, sont difficiles à caractériser – ce qui n'empêche pas les historiens de tenter de relever ce défi.

LE DÉCLIN DE L'HONNEUR DU CHAPEAU ET DE LA PROFONDE RÉVÉRENCE

« *Hats off, gentlemen!* » Ce puissant appel à la civilité signale bien le caractère impératif des bonnes manières dans la Grande-Bretagne du dix-huitième siècle. Il était alors attendu d'un homme de bonne éducation qu'il affirme son statut social par le port d'un couvre-chef très visible, qu'il devait retirer dans un geste théâtral lorsqu'il s'agissait de saluer des égaux; encore plus théâtral à l'intention d'individus rang supérieur. L'honneur du chapeau constituait aussi un

moyen de signifier le respect dû aux dames qui, même si elles n'appartenaient pas à une classe sociale supérieure, commandaient une reconnaissance chevaleresque².

En situation sociale, le chapeau se fait ainsi le représentant de son porteur; au sommet du corps, il rappelle le statut de chacun. Avec comme résultat que la hauteur relative de la tête fut longtemps un élément essentiel des traditions liées aux salutations et ce, dans des cultures différentes, voire dans des lieux et des moments fort divers. Abaisser la tête devant autrui constituait ainsi, de la part de celui qui accomplit cette action, une forme de déférence devant un « supérieur ». Plus l'écart était grand entre les deux, plus la tête de l'« inférieur » devait s'approcher du sol. À titre d'exemple, dans la Chine impériale, le sujet devait se prosterner à plat ventre devant le détenteur de l'autorité suprême³.

Plusieurs langues expriment toujours la tradition consistant à classer les individus selon une hiérarchie verticale, les souverains et les familles influentes se voyant placées « au-dessus » et les masses populaires, « en-dessous »⁴. Par exemple, le britannique monarque en titre est toujours nommé « son Altesse royale », bien que cela ne soit plus exigé par la loi. Cette dénomination est si usuelle que, la plupart du temps, son sens littéral n'est guère connu. Et cette tradition perdure même dans les démocraties, qui considèrent tous les citoyens égaux face à la constitution, incluant les sept monarchies souveraines que compte l'Union européenne. Ainsi, alors que les passeports britanniques faisaient auparavant des Anglais les « sujets » de la couronne, la terminologie mise à jour en

² Voir P.J. Corfield, « Dress for Deference and Dissent : Hats and the Decline of Hat Honour », *Costume. Journal of the Costume Society* 23 (1989), pp. 64-79. Aussi en allemande dans K. Gerteis (dir.), *Zum Wandel von Zeremoniell und Gesellschaftsritualen in der Zeit des Aufklärung*, *Aufklärung* 6 (1991), p. 5-18; et également en ligne www.penelopejcorfield.co.uk/PDF%27s/CorfieldPdf8_Hats.pdf.

³ La prosternation figure aux rituels de nombreuses religions et donne aux fidèles l'occasion de rendre hommage à une figure divine plutôt qu'humaine.

⁴ Voir P.J. Corfield (dir.), *Language, History and Class* (Oxford, 1991).

1949 les redéfinit en tant que « citoyens » du Royaume-Uni⁵; depuis l'entrée en vigueur en 1993 du Traité de Maastricht de 1992, ils sont également considérés « citoyens » de l'Union européenne.

Comme on le verra plus loin, ce nouveau modèle juridique reflète un changement important dans l'image que les individus se font désormais de leurs relations interpersonnelles et de leurs rapports avec l'État. Mais, à travers l'Europe, le processus d'adaptation fut lent et irrégulier. Alors que, sur la base d'une terminologie empruntée à la Rome antique, l'idée de citoyenneté s'est installée assez rapidement dans les républiques européennes, dans les monarchies constitutionnelles, ce processus fut plus complexe. Cela dit, l'accession à la « citoyenneté » peut être vue comme une tendance globale, s'établissant à long terme dans les pays démocratiques. Il est vrai que, jusqu'à maintenant, personne n'a sérieusement proposé de renommer le monarque britannique Premier citoyen de la Grande-Bretagne. Néanmoins, à l'intérieur de l'Union européenne, la question pourrait faire l'objet d'un débat constitutionnel et, *qui sait?*, une telle terminologie pourrait un jour passer à l'usage⁶.

Pour revenir à la question des usages associés au port du couvre-chef durant le long dix-huitième siècle, les règles de bienséance qui les caractérisaient – le caractérisant l'honneur du chapeau en particulier – commandaient aux hommes de la bonne société, s'ils voulaient être considérés des « *complete English gentlemen* », l'exercice d'un jugement continu. Le conseil suivant, extrait du manuel de civilité intitulé *Rudiments of Genteel Behaviour* (1737), fournit à cet égard des instructions précises:

⁵ Et ce, sous le British Nationality Act de 1948, qui est entré en vigueur en 1949. Mais en réalité, l'usage britannique demeure hybride, la langue judiciaire et la langue courante faisant quelquefois des Britanniques les sujets d'une monarchie.

⁶ Le titre de *princeps civitatis* (premier citoyen) était conféré aux empereurs dès la naissance de l'Empire romain. Il fut par ailleurs repris par Napoléon Bonaparte, nommé premier consul à l'époque du Consulat (1799-1804).

Le bras droit se soulève vers le chapeau selon un mouvement latéral et modéré...; en l'ôtant, on adresse complaisamment tant le regard que le geste à la personne à qui le compliment est destiné; le bras gauche ne devrait retomber ni vers l'avant ni vers l'arrière... mais en douceur de côté... et tenir le gant d'une manière aisée et insouciante⁷.

Si trop d'ostentation aurait fait paraître le salueur obséquieux, un geste trop brusque l'aurait fait passer pour impoli. Trouver un juste milieu devenait alors source d'inquiétude, comme en a témoigné Samuel Pepys en 1660. Lors d'une promenade dans le prestigieux Pall Mall de Londres, Pepys croise le duc d'York, frère du roi, qui détenait en outre le titre de Lord Grand Admiral. Pepys, alors fonctionnaire de la marine, aurait nonchalamment salué ce « supérieur ». Un valet aurait alors été envoyé aux troussees de Pepys afin de vérifier son identité. « Je ne compris pas son intention, confie-t-il à son journal, mais, *en retirant mon chapeau*, je craignis ma révérence insuffisante »⁸. Avait-il, par pure mégarde, snobé le duc royal? Si oui, ce n'était certainement pas le meilleur coup de sa carrière...

Obéir à de telles considérations devenait encore plus délicat dans le cadre de rencontres informelles. En effet, lors d'occasions formelles, les règles de bienséance étaient claires; malgré cela, l'exécution et la réception des salutations tenaient toujours, par certains de leurs éléments, d'un art de performance. Les manières de porter et de retirer son couvre-chef étaient fort diverses et variaient selon le contexte. En principe, un roi ne se découvrait jamais, tandis que, en sa présence, les autres devaient le faire. (Les ambassadeurs des monarchies étrangères faisaient exception à cette règle, car ils représentaient un membre de la monarchie.) Cela dit, il arrivait occasionnellement que le roi lui-même retire son couvre-chef. Ainsi, lors d'une visite rendue au Dr. Richard Busby, instituteur renommé,

⁷ F. Nivelon, *The Rudiments of Genteel Behaviour* (London, 1737; réimpression, 2003), p. 29-30. Le verbe employé ordinairement était « *to doff* » (« *to take off* ») ou, plus rarement, « *to vail* » (« *to lower* »), comme dans « *to vail one's bonnet* ».

⁸ H.B. Wheatley (dir.), *The Diary of Samuel Pepys* (London, 1893), Vol. 1, p. 243.

Charles II aurait retiré son chapeau pour signifier aux élèves que le maître règne dans sa classe⁹. De façon similaire, les professeurs d'Oxford et de Cambridge portaient le mortier lors des tâches les mettant en rapport avec leurs collègues, alors que les jeunes hommes convoqués aux entretiens d'admission (ainsi que leurs pères inquiets) se tenaient tête nue devant eux. (Voir Fig.1, supra p. xx).

Le plus souvent, c'était par erreur qu'on bafouait ces conventions complexes, mais le faire pouvait aussi devenir une forme de déclaration. Ainsi était-ce par principe que nombre de religieux doctrinaires refusaient de retirer leur chapeau par déférence. Convaincus de l'égalité spirituelle de tous les vrais croyants, ils agissaient ainsi sous prétexte que « tous sont égaux aux yeux du Seigneur ». Dans la Grande-Bretagne des dix-septième et dix-huitième siècles, ce sont les Quakers, membres d'une branche du protestantisme qu'on appelait aussi la Société religieuse des Amis, qui désobéissaient le plus rigoureusement à l'honneur du chapeau¹⁰. C'est d'ailleurs sur la base du même esprit égalitaire qu'ils furent parmi les premiers à s'opposer à l'esclavage¹¹. De plus, lorsqu'ils s'adressaient aux autres – qu'ils considéraient uniformément comme leurs semblables en humanité et ce, quel que soit leur rang –, ces religieux, qui observaient avec le plus grand zèle la *plain rule* ou règle première de foi et de comportement, employaient le « *thee* » biblique, considéré plus familier que le « *you* ». Il fallait certainement une bonne dose de courage et/ou d'obstination pour s'extraire ainsi des conventions et des marques de civilité les plus communes. Après tout, il n'y a jamais eu (il n'y a toujours pas d'ailleurs) de loi prescrivant aux gens comment se saluer.

⁹ P.J. Corfield, « Dress for Deference and Dissent », p. 71.

¹⁰ Voir A.M. Gummere, *The Quaker. A Study in Costume* (Philadelphia, 1901), p. 57-90; A. Lloyd, *Quaker Social History, 1669-1738* (London, 1950), p. 9, 20, 22, 30, 67, 80 et 94; et P. Furtado, *Quakers* (Oxford, 2013).

¹¹ B. Carey, *From Peace to Freedom. Quaker Rhetoric and the Birth of American Antislavery, 1657-1761* (New Haven, 2012).

Avec le temps, les coutumes s'ajustent aux circonstances. De telles adaptations se produisent le plus souvent graduellement. Dans la Grande-Bretagne du dix-huitième siècle se remarque assurément un lent processus de simplification des salutations, qui se font moins cérémonieuses. Ce qui ne signe certainement pas le triomphe de tous les usages promus par les Quakers: l'usage de « *you* » aura eu raison des « *thee* » et « *thou* », même auprès des plus ardents tenants de la *plain rule*¹².

Mais l'accent mis sur la simplicité par les doctrinaires était en réalité tributaire d'un courant plus large. Le pays subissant de plus en plus les effets du commerce, de l'urbanisation et de l'industrialisation, l'établissement d'une quantité croissante de relations passagères incitant à pratiquer des salutations moins élaborées et plus brèves. De plus, dans une société marquée par la mobilité et le changement (dans laquelle il arrivait aux serviteurs de porter les anciens vêtements de leurs patrons), la hiérarchie se faisait moins évidente, ce qui facilitait l'allègement des manières.

Si les commentaires des contemporains face à ces changements peuvent être retracés à travers tout le dix-huitième siècle, ils se multiplièrent après 1780. Par exemple, dans le cadre d'une visite accomplie en 1810-1811 à Londres, l'Américain Louis Simond remarque une civilité s'exprimant certes promptement, mais il insiste sur le fait qu'on ne retire plus son couvre-chef, alors que les Parisiens ont conservé cet usage. En lieu et place de cette marque de politesse, les Londoniens « croient suffisant d'incliner légèrement la tête ou de faire un mouvement de la main »¹³.

¹² Mais l'emploi de « *thee/thou* » survivra dans une variété de discours poétiques et religieux, aussi bien que dans quelques dialectes; voir www.en.wikipedia.org/wiki/Thou.

¹³ L. Simond, *An American in Regency England. The Journal of a Tour in 1810/11*, éd. par C. Hibbert (London, 1968), p. 28.

Chez les hommes, la révérence profonde consistant à pencher le corps par-dessus la jambe étirée (ce que l'on nommait « *to make a leg* ») fut remplacée par une légère inclination du torse, voire par un simple hochement de tête. La locution « *bowing and scraping* » (en français : faire des courbettes) devient alors péjorative et, de ce fait, condamne ce qui apparaît comme une servilité excessive. De même, les gestes se rapportant au couvre-chef perdent en extravagance. Les gentilshommes remplacèrent alors le geste spectaculaire accompagnant le retrait du chapeau par une légère inclination de ce dernier. Quant aux hommes des classes populaires, ils rendaient hommage aux « supérieurs » en soulevant légèrement leur casquette. Faute de casquette, ils soulevaient légèrement le toupet. Faute de casquette et de toupet (ou simplement d'intérêt), on se contentait de porter la main à la tête.

La vivacité avec laquelle s'accomplissaient ces mouvements symbolisait à son tour la reconnaissance de l'autorité. En contexte militaire, saluer en portant la main à la tête s'est éventuellement officialisée, mais on remarque, là encore, une variété de pratiques. En effet, dans certains régiments, on saluait de la main droite, alors que la d'autres avaient adopté la gauche. Avec le temps, et dans l'objectif de réduire la confusion, les forces armées ont peu à peu uniformisé leurs codes de salutation. Ce processus fut particulièrement favorisé par la guerre, au détriment des traditions propres à chaque régiment. Ainsi, en 1917, l'armée britannique décrète que le salut militaire se fera dorénavant de la main droite¹⁴. Cette uniformisation a favorisé l'instauration d'un certain automatisme dans l'exécution des marques de reconnaissance et la réduction du temps consacré à réfléchir aux à ce genre de norme.

Une évolution parallèle s'observe chez les femmes, la révérence traditionnelle cédant peu à peu la place à une inclination plus brève et plus simple,

¹⁴ Voir www.en.wikipedia.org/wiki/Salute.

souvent accompagnée d'un signe de tête. L'ancienne coutume voulait qu'une femme abaisse le tronc sans l'incliner, tout en soulevant un peu la robe en signe de déférence et en penchant lentement la tête. Il s'agissait là d'un exercice dont l'exécution, pour être gracieuse, nécessitait une certaine pratique. Elle a longtemps survécu à la cour et dans le cadre d'événements formels réunissant une société raffinée. Comme tout autre geste, la révérence transmettait potentiellement plusieurs messages. Dans son roman *Framley Parsonage* (1861), Anthony Trollope imagine la rencontre surprise de Lady Lufton, femme aux manières démodées, et sa bête noire, le grand-duc d'Omnium, homme aux mœurs dissolues. Si ni l'un ni l'autre ne montre de contentement, Lady Lufton déploie astucieusement son arsenal féminin. En servant une impeccable révérence au duc, tout son corps exprime une profonde désapprobation, renforcée par l'« arrangement hautain et caractéristique du drapé de sa robe ». Le duc réplique en s'inclinant poliment et quitte les lieux, arborant un demi-sourire de dérision, ce qui n'empêche pas les témoins de ce duel silencieux de reconnaître la victoire de Lady Lufton¹⁵.

Il est malaisé de trouver des récits personnels témoignant de l'évolution des formes de salutation, tant la chose semble trop insignifiante pour être consignée. Toutefois, l'autobiographie d'Elizabeth Ham, publiée posthumément, y fait explicitement référence. Fille d'un *yeoman farmer* (paysan propriétaire) du Dorset, elle se souvient de son enfance dans les années 1780 : « J'avais l'habitude de faire la révérence à toutes les dames élégantes que je croisais, jusqu'à ce que ma gouvernante, qui m'accompagnait lors de mes promenades, ne me recommande d'arrêter. » Elle décrira plus tard de ce comportement comme celui d'« un enfant rustique et grossier »¹⁶. Bien sûr, ce compte rendu rétrospectif ne peut être

¹⁵ A. Trollope, *Framley Parsonage* (London, 1861, dans l'éd. de 1976), p. 280-281.

¹⁶ E. Gillett (dir.), *Elizabeth Ham, by Herself, 1783-1820* (London, 1945), p. 27.

contrevérifié. Il demeure néanmoins intéressant à double titre : d'une part, la gouvernante conseille la fillette quant au « bon » comportement à adopter, ce qui montre en outre que les domestiques étaient soucieux de l'image que projetaient leurs patrons; d'autre part, Ham insinue clairement qu'en Grande-Bretagne, l'évolution des salutations était un phénomène associé au développement urbain, qui se répandait plus lentement dans les régions rurales. Cette remarque s'applique de même à d'autres témoignages contemporains moquant ou réprimandant la lenteur des « culs-terreux » à suivre la mode des villes, ce qui tend à confirmer la justesse de ce récit témoignant par ailleurs d'une préoccupation marquée pour les questions liées au statut social.

LES DÉBUTS DE LA POIGNÉE DE MAIN ÉGALITARISTE

Une innovation se substitua à la disparition progressive de l'honneur du chapeau et de la profonde révérence, soit : la poignée de main égalitariste. Là encore, le changement se manifesta de manière graduelle et morcelée. Dans le cadre de transactions commerciales, la poignée de main confirmait depuis longtemps l'accord entre les parties, de même que l'engagement de l'individu, ce que reflète encore aujourd'hui l'usage de se donner la main lors du mariage, qui crée un lien de confiance entre des êtres égaux, tout en aménageant une certaine distance physique. Les représentations visuelles de la poignée de main sont relativement rares au dix-huitième siècle. Pourtant, l'emblème des mains enchaînées, utilisé par les sociétés mutualistes, les premiers syndicats commerciaux et les compagnies d'assurance, symbolisait déjà la réciprocité¹⁷. (Voir Fig. 2, *supra* p. xx.)

¹⁷ Cette plaque, émise en 1758, appartenait à John Bezeley, sucrier de Rose Lane (Lime Street), St. Anne dans le Middlesex.

Tout au long du dix-huitième siècle, l'utilisation de cet emblème dans une Grande-Bretagne marquée par l'expansion du commerce devient peu à peu, chez les hommes, une marque de salutation courante; et notamment dans les mœurs de l'Amérique républicaine au dix-neuvième siècle. Mais la pratique de ce geste n'allait pas de soi pour tous. En effet, Frances Trollope, qui partageait l'intérêt de son fils Anthony pour les marques de civilité, déclare en 1832 que l'habitude américaine consistant à se serrer la main et ce, entre hommes et femmes de toutes les classes, est par trop « impertinente »¹⁸. Aussi des plaintes s'exprimaient-elles quant aux problèmes hygiéniques occasionnés par le contact des paumes, spécialement dans les classes populaires, qu'on surnommait alors « *the Great Unwashed* » [la masse des gens même « souillée » et « inculte »]. Dès lors, la poignée de main entre individus provenant de classes sociales visiblement différentes occasionnera une certaine hésitation.

Ce qui n'empêcha pas l'habitude de se répandre et ce, non seulement entre les hommes, mais également entre hommes et femmes, comme le confirme une scène de *Sense and Sensibility* de Jane Austen (1811). L'impulsive Marianne Dashwood, jeune femme progressiste, ne se croit pas obligée de cacher sa sensibilité romantique, même au beau milieu d'une réception londonienne bondée :

Elle se leva d'un bond, et, prononçant son nom d'un ton affectueux, lui tendit la main. ... [John Willoughby, jadis l'admirateur de Marianne, s'approche et marmonne quelques paroles de peu d'importance.] Le visage [de Marianne] s'empourpra totalement, et elle s'écria, d'une voix chargée de la plus vive émotion : « Juste ciel, Willoughby, qu'est-ce que cela signifie? Vous n'avez pas reçu mes lettres? Vous ne voulez pas me serrer la main? » Il ne put l'éviter, alors, mais le contact de Marianne lui parut douloureux, et il ne tint sa main que l'espace d'un instant¹⁹.

¹⁸ F. Trollope, *Domestic Manners of the Americans* (1832, cité depuis l'éd. de R. Mullen, Oxford, 1984), p. 83.

¹⁹ J. Austen, *Sense and Sensibility* (London, 1811), chap. 28, trad. de Jules Castier, parue sous le titre *Le cœur et la raison* (Lausanne, 1948). [Fait intéressant, la première traduction française de ce roman, publiée sous le titre *Raison et sensibilité, ou Les deux manières*

Ici, Willoughby ne fait qu'effleurer les doigts de Marianne Dashwood. Mais son comportement brusque montre tout à la fois que cœur s'est endurci et que, dans les faits, le refus d'une main tendue est toujours interprété comme une rebuffade publique.

North and South d'Elizabeth Gaskell (1855) offre un autre exemple littéraire intéressant. Margaret Hale, héroïne de bonne famille en exil intérieur entre le Hampshire et Manchester, se montrera déstabilisée par le geste de John Thornton, un homme d'affaires mancurien souhaitant lui serrer la main sous prétexte que au nord « c'était l'habitude ». Surprise, elle lui sert une révérence distante qui incitera cet homme à la croire « fière » et « désagréable »²⁰. Il s'agit là d'un incident mineur, mais qui montre bien l'incertitude entourant les débuts de leur relation – et une certaine tension érotique. Dans une culture réprimant les étreintes et les baisers à l'extérieur du contexte familial, ce geste constituait l'une des rares occasions pour des jeunes gens de la classe supérieure et non apparentés de se toucher²¹.

En effet, cet interdit était rigoureusement observé dans la bonne société. Ainsi, au XIX^e siècle, lorsque certains gentilshommes à l'esprit chevaleresque doublaient leurs révérences aux dames influentes d'un baisemain ostentatoire, leurs manières provoquaient des réactions mitigées. D'un côté, le geste signifiait courtoisie, hommage rendu, voire affection enjouée; de l'autre, il était ridiculisé pour être trop efféminé, théâtral et « dégoulinant ». Mais quoi qu'il en soit, pour la plupart des Britanniques de mentalité traditionnelle, le baisemain et le claquement

d'aimer (Paris, 1815), ne mentionne pas le contact des mains; voir t. 2, p. 160 et suiv. Référence signalée par Kirill Fessenko, avec remerciements pour sa révision amicale de la présente traduction (NdT).]

²⁰ E. Gaskell, *North and South* (1854/55, cité depuis l'éd. de D. Collin, Harmondsworth, 1970), p. 127. [Traduction de Mesdames Loreau et Henriette de l'Espine (Paris, 1872), p. 115 (NdT).]

²¹ Voir K. Harvey (dir.), *The Kiss in History* (Manchester, 2005).

des talons accompagnant la révérence étaient somme toute considérés « étrangers » et, par conséquent, suspects²².

Ces pratiques étaient coutumières dans bien des cours européennes durant le long dix-huitième siècle. Dans le cérémonial des cours d'Espagne, d'Autriche et de Naples, toutes influencées par les Habsbourg, on s'agenouillait pour rendre hommage et, lors d'événements de nature rituelle, on baisait la main du monarque. Excentricité intéressante dans ce contexte : Barbara Tetti rapporte qu'en 1752, quand l'architecte Luigi Vanvitelli s'agenouilla devant Charles III de Naples, ce dernier lui saisit la main et la secoua deux fois, geste qui fut considéré comme un grand signe de faveur royale²³. Des épisodes similaires rappellent que, dans les sociétés où les règles de bienséance sont extrêmement formalisées, seule une personne du plus haut rang pouvait assouplir les conventions de temps à autre, que ce soit pour montrer de l'appréciation ou pour prendre un bref répit de cérémonies considérées contraignantes. Conserver son prestige aux yeux du monde demandait donc du jugement, soit en l'occurrence un mélange de spontanéité et de grandeur. Le roi George III d'Angleterre était connu dans sa jeunesse pour les salutations joviales (« *Hey! Hey! Hey!* ») qu'il réservait aux occasions informelles; il arrivait même que ses agissement provoquent l'étonnement de ses sujets, voire leur consternation, comme le suggère avec une certaine malice la gravure *Affability* du caricaturiste James Gillray (Fig. 3, *supra* p. xx). Ainsi toutes les composantes de la hiérarchie sociale s'attendrait à un comportement « adéquat », quoiqu'il fut certainement plus aisé pour les « supérieurs » d'agir de manière désinvolte.

Il arrivait néanmoins que les habitudes collectives et les préférences individuelles coïncident – mais elles s'opposaient souvent ou se sabotaient

²² Apparenté au baisemain, le baiser de la bague signifie la reconnaissance de l'autorité d'un individu de statut social élevé, qu'il (ou, plus rarement, elle) soit religieux ou non. D'ordinaire, cet usage était considéré « étranger » par les Britanniques de foi protestante.

²³ Voir *infra*, p. xx.

discrètement les unes les autres. S'établit de la sorte un cadre admettant une variété quasi infinie d'ajustements et d'adaptations. En somme, l'instauration de la poignée de main fut à la fois la cause et la conséquence de l'atténuation des salutations répondant aux règles de bienséance traditionnelles. Cette pratique obtint ainsi un succès exceptionnel auprès des hommes, confiants dans leur statut, se considéraient égaux. On en prendra pour exemple la manière dont des jeunes radicaux de l'intelligentsia anglaise des années 1790, tels William Wordsworth, Samuel Taylor Coleridge et John Thelwall, avaient coutume de réitérer leur allégeance fraternelle en se serrant la main. C'était un choix conscient. Alors en 1801, un grand désaccord éclata entre Coleridge et Thelwall, à la suite duquel le premier déclara le « gouffre » trop vaste pour que leurs mains puissent le traverser ou que leurs paroles s'échangent à nouveau²⁴.

Éventuellement, alors que s'instauraient des pratiques nouvelles, plus souples et familières, ceux qui se faisaient un point d'honneur de respecter les règles d'antan perdirent en influence. William Frederick, duc de Gloucester – à qui l'on donna le surnom peu flatteur de « *Silly Billy* » –, homme d'une lignée sans tache, arrière-petit-fils de George II, neveu et beau-fils de George III, très conscient de sa proximité avec la monarchie bien qu'il n'ait jamais porté la couronne, exigeait de son entourage une vénération exceptionnelle : il interdisait aux gentilshommes de s'asseoir en sa présence (alors que George III le permettait à occasion) et les grandes dames se devaient de lui servir le café et patienter debout alors qu'il buvait²⁵.

La superposition des styles de salutation caractérise toute époque. Chaque milieu produit ses propres variations de la coutume en place. Il serait ainsi

²⁴ Voir une lettre du premier datée du 23 avril 1801, dans E.L. Griggs (dir.), *Collected Letters of Samuel Taylor Coleridge* (Oxford, 1956), Vol. 2, p. 723.

²⁵ *Oxford Dictionary of National Biography*, on-line.

malavisé de statuer sur un comportement général, soit à partir des habitudes décontractées du jeune Coleridge, soit à partir des idées de grandeur de William Frederick. En effet, l'histoire des marques de salutation ne confirme jamais le remplacement organisé d'une pratique « déclinante » par une pratique « montante ». Le geste de se serrer la main entre étrangers, spécialement s'ils étaient de statut social indéterminé ou différent, passa très lentement à l'usage. D'ailleurs, même de nos jours, les gens de statut social différent se donnent rarement la main – d'autant qu'au début du vingt-et-unième siècle, des pratiques alternatives ont peu à peu remplacé cette coutume. Ainsi, le tope-là, le poing contre poing, et l'accolade comptent de nos jours parmi les salutations informelles (quoique le maintien de leur popularité ne soit pas chose certaine). Encore aujourd'hui, en cas de doute, plusieurs choisissent de saluer les étrangers non pas d'une poignée de main ou d'un e tape dans le dos, mais d'un léger hochement de la tête, faible écho des révérences anciennes.

L'apparition encore toute récente en Grande-Bretagne de la bise (en anglais the « *continental kiss* » ou « *air kiss* ») constitue bien la preuve que le propre de la mode est de se démoder. Cette forme de salutation, plus commune dans les cultures de l'Europe orientale et méditerranéenne, consiste à baiser la joue (parfois les deux joues) ou l'air à proximité de la joue. Pratiquée entre les membres d'une même famille ou entre amis, la bise implique une certaine intrusion dans l'espace personnel et donne lieu à un contact plus rapproché que ne le permettent les formes coutumières de salutation en Grande-Bretagne. Sans compter qu'on l'exécutera avec plus ou moins d'affection²⁶. Elle pourra ainsi suivre la poignée de main ou se voir accompagnée d'étreintes chaleureuses. De telles variations témoignent bien du

²⁶ Voir le grand nombre de sites web sur la bienséance, où l'on offre des conseils sur les pratiques à adopter afin d'éviter une intimité indésirable, l'étalage du maquillage ou la dissémination des virus.

fait que, désormais, la vieille hiérarchie sociale ne règle plus les modes de salutation.

On remarque des variations encore plus importantes à l'échelle mondiale. Ainsi, un consensus ne s'est toujours pas établi à l'égard d'une pratique de salutation « optimale », universelle et démocratique, particulièrement entre des inconnus provenant de sociétés et de cultures très différentes. Si la poignée de main, pratique égalitariste, continuera de dominer les usages, spécialement entre homme et homme, des formes de salutation sans contact, telles joindre les mains par les paumes ou faire la révérence, sans doute persisteront.

LE DÉVELOPPEMENT DE L'INFORMALITÉ DANS LES SALUTATIONS ÉCRITES

Les mutations complexes qui ont caractérisé les modes de salutation interpersonnelle au dix-huitième siècle touchèrent également l'écrit. Parce qu'elle appartenait à la sphère plutôt privée, la correspondance laissait plus de marge à l'expression des particularités individuelles. Des milliers de lettres furent alors écrites tant par des hommes, des femmes, des personnes de tout âge, auteurs confirmés ou débutants, plus ou moins lettrés, riches et, de plus en plus, moins riches²⁷, le développement de services postaux efficaces ayant élargi l'accès à la communication épistolaire, qui a pu alors couvrir des distances de plus en plus importantes (prenons-en pour exemple la poste transatlantique²⁸). Et ce sont bien les progrès de l'alphabétisation²⁹ qui ont permis à un nombre croissant de

²⁷ Voir S. Whyman, *The Pen and the People. English Letter Writers, 1660-1800* (Oxford, 2009); C. Brant, *Eighteenth-Century Letters and British Culture* (Basingstoke, 2006); et K. Dierks, *In My Power. Letter Writing and Communications in Early America* (Philadelphia, 2009).

²⁸ S.M.S. Pearsall, *Atlantic Families. Lives and Letters in the Later Eighteenth Century* (Oxford, 2008).

²⁹ Voir L. Stone, « Literacy and Education in England, 1640-1900 », *Past & Present* 42 (1969), p. 69-139; R.S. Schofield, « Dimensions of Illiteracy in England, 1750-1850 », dans H.J. Graff (dir.), *Literacy and Social Development in the West* (Cambridge, 1971), p. 201-213; et R.A.

personnes – tant femmes que hommes³⁰ – d’accéder au monde des livres et de l’écriture.

Des conventions épistolaires qui existaient par ailleurs depuis longtemps purent ainsi bénéficier d’une diffusion plus large et, de ce fait, poursuivre leur évolution; leur influence fut persistante (comme ce fut le cas des pratiques associées à la messagerie électronique, qui se répandirent mondialement au début du vingt-et-unième siècle). Entre autres, l’établissement d’une conception uniforme de la manière dont on doit commencer ou clore une lettre contribua à l’accélération et à la simplification de son écriture et de sa lecture.

Au dix-huitième siècle, la nature semi-privée des lettres se présentait à elle seule comme une bonne raison de s’en remettre aux conventions en matière d’écriture épistolaire. Échangées entre amis et entre les membres de la famille, ces documents étaient en outre lus à voix haute, puis commentées. Il s’agissait là d’un divertissement ordinaire lors des réunions se déroulant dans la sphère domestique, au même titre que la lecture du journal l’était dans les pubs et les tavernes. On imagine aisément les esprits plus alertes impatientés par la lecture lente et hésitante de ces lettres, spécialement en raison d’une écriture difficile. Mais pour plusieurs auditeurs, à cette époque qui précède le télégraphe, le téléphone et la messagerie instantanée, ces échanges constituaient des documents inestimables, à déguster tant individuellement que collectivement. Ils permettaient en outre aux gens d’entrer en

Houston, *Scottish Literacy and the Scottish Identity. Illiteracy and Society in Scotland and Northern England, 1600-1800* (Cambridge, 1985). Voir également I.G. Toth, *Literacy and Written Culture in Early Modern Europe* (Budapest, 2000); et D. Vincent, *The Rise of Mass Literacy. Reading and Writing in Modern Europe* (Cambridge, 2000).

³⁰ À propos du rôle avant-gardiste des épouses de pasteurs, voir J. Eales, « Female Literacy and the Social Identity of the Clergy Family in the Seventeenth Century », *Archaeologia Cantiana* 133 (2013), p. 67-81.

contact à la fois avec leur entourage immédiat (tel qu'à l'accoutumé) et avec leurs amis éloignés³¹.

La grande exception en ce qui concerne le statut semi-public de la correspondance est la lettre d'amour, spécialement dans le cas de liaisons clandestines³². Or, même si les épistoliers tentaient de garder le secret, rien ne pouvait garantir leur intimité. En effet, on pouvait perdre ses lettres, se les faire voler ou le contenu pouvait en être sournoisement révélé. Par conséquent, même cette correspondance écrite *for your eyes only* témoigne d'un certain degré de prudence et de conformisme.

Les lettres de cette époque mettent bien en évidence la tension entre préférences individuelles et conformisme. Ainsi apparaît-il clairement que, en pratique, l'écriture épistolaire était beaucoup plus variée que ce qu'on peut en penser en parcourant les recommandations des manuels de civilité de l'époque³³. Ces publications, répétitives et conservatrices, ne témoignaient pas de l'évolution constante des mœurs; le plus souvent, elles donnaient à lire des lettres-types empruntées à une série d'ouvrages similaires³⁴. Aussi, si ces manuels ou tout autre document de même nature peuvent aider à comprendre les conventions que les compilateurs désiraient voir maintenues³⁵, on ne peut s'y fier pour apprécier le contenu véritable des lettres qui circulaient alors.

Quant aux lettres enfantines, leurs formules de salutation étaient relativement simples. « Chère maman/mère » et « Cher papa/père » étaient très répandues; en retour, on s'adressait aux enfants par leur prénom. Les choses se

³¹ L. O'Neill, *The Opened Letter. Networking in the Early Modern British World* (Philadelphia, 2015).

³² S. Holloway, « “You know I am All on Fire” : Writing the Adulterous Affair in England, c.1740-1830 », *Historical Research* (à paraître, 2015).

³³ Voir C. Poster et L.C. Mitchell (dir.), *Letter-Writing Manuals and Instruction from Antiquity to the Present* (Columbia, SC, 2007).

³⁴ Hannan, *infra*, p. xx-xx.

³⁵ Sutapa Dutta, *infra*, p. xx-xx, au sujet de la communication interethnique.

compliquaient toutefois lorsque les adultes s'adressaient à d'autres adultes. À cette époque, les patronymes sont systématiquement utilisés (spécialement pour les hommes) dans la langue parlée et ce même entre amis et membres de la famille. Ainsi Marianne Dashwood nomme-t-elle son perfide prétendant « Willoughby » et non « John ». De même, dans *Pride and Prejudice* de Jane Austen (1813), Elizabeth Bennet s'exclame non pas « Fitzwilliam », mais « Mr. Darcy »; et ses parents, même après des années de vie commune, se nomment l'un l'autre « Mr. Bennet » et « Mrs. Bennet »; jamais le roman ne révélera leurs prénoms³⁶.

Dans un tel contexte, les salutations épistolaires – sans surprise – se devaient d'être formelles. On utilisait parfois le nom complet de son destinataire, ainsi que son titre si nécessaire; à d'autres occasions, les titres impersonnels « *Sir* » et « *Madam* » suffisaient. Une informalité plus marquée s'installera durablement à la toute fin du dix-huitième siècle et par la suite. Bien que les réflexions se rapportant directement à cette question soient rares, une lettre du jeune Jacob Pattisson (âgé de 20 ans), datée du septembre 1781, en offre un exemple remarquable. Depuis Édimbourg, où il complète une résidence en médecine, l'étudiant écrit à son père, commerçant dans l'Essex; sa lettre propose ni plus ni moins une transformation des usages:

Si vous pensez qu'il vous soit désormais nécessaire d'employer le mot "Monsieur" ["*Sir*"] lorsque vous vous adressez à moi, je ne peux m'y objecter – mais le temps atténuera peut-être cette impression, ou il s'agit peut-être là d'une idée fautive que je me suis formée à propos de ce mot, et qui se corrigera bientôt d'elle-même³⁷...

Ce mélange de déférence et d'affection face à l'autorité paternelle aura apparemment convaincu le destinataire de la lettre. La réponse du père n'a pas été

³⁶ J. Austen, *Pride and Prejudice* (London, 1813).

³⁷ P.J. Corfield et C. Evans, *Youth and Revolution in the 1790s. Letters of William Pattisson, Thomas Amyot and Henry Crabb Robinson* (Stroud, 1996), p. 19.

conservée et l'étudiant en médecine mourra jeune d'un typhus contracté dans les salles de l'hôpital d'Édimbourg; mais l'on remarque plus de familiarité dans les lettres écrites ultérieurement par son cadet. Néanmoins, le choix en ces matières variait en fonction de l'humeur et des circonstances. Ainsi, en mars 1797, William Pattison écrit deux fois à son père en employant la formule « *My Dear Sir* », puis, deux semaines plus plus tard, « *My Dear Father* »; dans ses réponses, Jacob Pattisson emploie avec affection « *My dear son* ». En 1793, il se servira d'un « Mon cher garçon » dont les rapports hostiles qui prévalaient alors entre la Grande-Bretagne et la France font ressortir la hardiesse³⁸.

On note généralement un contraste entre la distance sociale, qui dictait de soi un style épistolaire plus formel, et la proximité émotionnelle entre les individus, qui encourageait l'informalité. Par conséquent, les femmes qui s'adressaient à leurs amis proches les saluaient plus volontiers par leur prénom, tandis que les hommes s'adressaient toujours aux autres hommes par le biais de leur patronyme. Aussi le tribun radical John Thelwall aura-t-il paru distant lorsqu'il employa, dans une lettre qu'il adresse en août 1796 à Thomas Hardy, son ami proche et allié politique, une salutation – « Cher Hardy » – ainsi qu'une signature – « J. Thelwall » – plutôt impersonnelles, tout en concluant cette même lettre sur une envolée oratoire fort étrangère aux conventions du style familial : « Commémoration civique à tous les bons démocrates – en particulier à [William] Frennd et à George Dyer, la bienveillance faite homme [deux amis dans l'intelligentsia radicale] – santé et fraternité »³⁹.

³⁸ Id., p. 19-20.

³⁹ Citation originale, tirée d'une lettre datée du 24 août 1796 et envoyée de Great Yarmouth par John Thelwall à Thomas Hardy, alors à Londres: Rare Books & Special Collections, University of Notre Dame, Indiana, John Thelwall Letters, MSE/MD 3811-1, www.rsbc.library.nd.edu/finding_aids/und.ks65h990w1h.

Ces salutations « civiques » à de proches alliés rappellent que, dans les années 1790, plusieurs réformateurs britanniques radicaux ne se désignaient pas seulement en tant que « démocrates », mais aussi en tant que « concitoyens »⁴⁰. Il s'agissait là d'un signe d'engagement mutuel et de confiance – comme le deviendra au vingtième siècle l'apostrophe « camarade » dans les cercles communistes. Mais une telle terminologie, tirée la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* de 1789, sonnait aux oreilles britanniques, à une époque où les deux pays s'étaient engagés dans un long conflit, telle une provocation. Aussi n'est-il pas surprenant que le gouvernement conservateur de William Pitt se soit alarmé quand, en décembre 1793, des groupes radicaux ont organisé à Édimbourg leur propre quasi-Parlement, ou Convention, où tous se faisaient appeler « citoyens »⁴¹. De fait, hommes qui militaient pour l'affranchissement des hommes majeurs se verront réprimés par Pitt; ils seront en outre affaiblis par le doute et les dissensions internes.

Cet usage consistant à s'adresser aux autres en tant que « citoyens » s'estompera rapidement en Grande-Bretagne (quoique le terme désigne toujours les habitants des villes). Ce fait signale en outre que les innovations dans le domaine des pratiques de salutation ne survivent pas nécessairement longtemps. Même aujourd'hui, alors que les Britanniques sont considérés des citoyens d'un point de vue constitutionnel, on n'emploie guère ce mot pour s'adresser à autrui et ce, à l'écrit ou à l'oral.

Ainsi, plutôt que d'envisager les changements observés dans une perspective unidirectionnelle qui supposerait que de nouveaux usages viennent

⁴⁰ Le terme pouvait s'employer sur un mode satirique; voir un jeune avocat, qui l'emploie à l'endroit du « citoyen Thelwall », dans P.J. Corfield and C. Evans, *Youth and Revolution*, p. 138.

⁴¹ A. Goodwin, *The Friends of Liberty. The English Democratic Movement in the Age of the French Revolution* (London, 1979), p. 302.

systematiquement remplacer les anciens, il apparaît plus réaliste d'identifier des tendances, parfois parallèles, parfois opposées, dont les méandres et les déviations aboutissent parfois à des impasses. Cela dit, certains usages ont réussi à s'établir à long terme. En Grande-Bretagne, à partir du dix-septième siècle, des marques de salutation simplifiées remplacèrent progressivement les formes anciennes, plus protocolaires. On remarque également une transition, qui s'est installée lentement et tardivement dans le siècle, vers l'emploi des prénoms (à l'extérieur des sphères familiale et amicale, où ils avaient déjà cours).

Un ensemble de conventions a néanmoins survécu, comme c'est souvent le cas – prenons l'exemple de « Sincèrement », qu'on emploie davantage par réflexe que pour exprimer une authentique sincérité. Les variations, durables ou non, trouvent néanmoins toujours leur place.

CONTINUITÉS ET NOUVEAUTÉS

DANS LES PRATIQUES COMMUNICATIONNELLES

L'étude de la gestualité et, en particulier, de celle qu'on associe aux salutations présente de nombreuses difficultés. Puisque la majorité des comportements interpersonnels n'est pas consignée par l'histoire, les chercheurs se voient contraints de travailler à partir de sources lacunaires. Tel que mentionné plus haut, les informations fiables et précises (qui se démarquent des commentaires trop généraux) sont particulièrement ardues à repérer, mais elles seules permettent de dépeindre la vie quotidienne des gens ordinaires, dont les vies sont beaucoup moins documentées que celles des grands et des détenteurs du pouvoir. En outre, la fugacité des gestes les rend particulièrement insaisissables, ce que reconnaissent

les fondateurs de l’histoire des gestes au dix-huitième siècle⁴² aussi bien que leurs successeurs⁴³. La datation de ces changements est une tâche complexe. En outre, il peut être délicat de saisir ce qui distingue les changements à long terme, les fluctuations graduelles, et les variantes individuelles.

De plus, les sources accessibles présentent de manière inhérente leurs propres difficultés et biais. Les lettres et journaux intimes, bien que très évocateurs, peuvent avoir fait l’objet d’autocensure et, dès lors, perdre en fiabilité. Quant aux romans, ils peuvent idéaliser la vie quotidienne au lieu de la représenter selon un point de vue réaliste et objectif. Les autobiographies peuvent perdre en crédibilité en raison de la mémoire défaillante ou d’une tendance à l’exagération de leurs auteurs. Les tableaux et les dessins brossant le portrait d’individus en relation les uns aux autres peuvent être simplificateurs ou représenter leurs sujets dans une mise en scène artificielle. Enfin, certains récits de voyages se révéleront erronés.

Par-dessus tout, les manuels de bienséance – par nature prescriptifs –, tout comme les livres de bonne conduite en société accusent un fort conservatisme; de plus, la plupart du temps réimprimés sans modifications, ils devenaient vite désuets. En effet, retracer l’histoire des comportements à partir de tels documents se compare à tenter de décrire la conduite automobile à partir du code de la route⁴⁴ – et encore, ce dernier présente au moins l’avantage d’être un document officiel.

⁴² Voir A. de Jorio, *La mimica degli antichi investigata nel gestire napoletano* (1832; trad. par A. Kendon sous le titre *Gesture in Naples and Gesture in Classical Antiquity* (Bloomington, IND, 1999 et 2002).

⁴³ W. Tegg, *Meetings and Greetings. The Salutations, Obeisances and Courtesies of Nations* (London, 1877); M. Critchley, *The Language of Gesture* (London, 1939); E. Goffman, *The Presentation of Self in Everyday Life* (Edinburgh, 1959); et J. Bremmer and H. Roodenburg (dir.), *A Cultural History of Gestures. From Antiquity to the Present* (Cambridge, 1991).

⁴⁴ P.J. Corfield, « History and the Challenge of Gender History », *Rethinking History* 1 (1997), p. 250. Étude reprise dans S. Morgan (dir.), *The Feminist History Reader* (London, 2006), p. 116-129, et [www.penelopejcorfield.co.uk/what is history?/Pdf6_GenderHistory.pdf](http://www.penelopejcorfield.co.uk/what%20is%20history?/Pdf6_GenderHistory.pdf).

Incidemment, l'une des conséquences de s'en remettre exclusivement aux livres de bonne conduite se laisse voir dans les représentations cinématographiques ou télévisuelles du dix-huitième siècle, qui donnent une place exagérée aux révérences et courbettes, transformant tous les personnages en courtisans de la cour du palais St. James. Au quotidien, on ne vivait simplement « pas comme ça ». Et même la cour anglaise, reconnue pour son caractère ennuyeux et étouffant, pouvait à l'occasion assouplir ses règles de bienséance.

Toutefois, malgré des sources lacunaires et la persistance de stéréotypes tenaces, de tels thèmes, en soi fascinants, ne sont pas au-delà de la portée des spécialistes. Le dix-huitième siècle est une formidable période de l'histoire européenne en ce qu'y coexistent et rivalisent changements et continuités; elle est aussi un moment de l'histoire où l'alphabétisation a progressé rapidement, ce qui donna lieu à un large spectre de commentaires soucieux d'exactitude à propos des processus de changement et de continuité. Aussi le présent recueil aborde-t-il les pratiques communicationnelles, telles qu'elles s'appliquent tant aux sources manuscrites ou imprimées, à l'étude du théâtre ou de la satire, de l'histoire de l'éducation, de l'histoire de l'art ou des rencontres interculturelles. Mesdames et messieurs, chers concitoyens du monde, poursuivez donc votre lecture...

PENELOPE J. CORFIELD
(Royal Holloway, Université de Londres)